



CONCOURS CENTRALE-SUPÉLEC

Rédaction

MP, PC, PSI

2013

4 heures

Calculatrices interdites

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

1. Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties, un résumé et une dissertation. Tous deux forment un ensemble indissociable.

I Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Distinguer chaque tranche de 50 mots par une barre verticale bien nette et indiquer le total exact à la fin du résumé.

Parler, c'est à chaque moment détailler une communication dont le principe est déjà posé. On demandera peut-être comment. Car enfin, si ce qu'on nous dit de l'histoire de la terre est fondé, il faut bien que la parole ait commencé, et elle recommence avec chaque enfant. Que l'enfant aille du tout aux parties dans la langue, — même s'il n'emploie lui-même, pour commencer, que quelques-unes de ses possibilités, — ce n'est pas surprenant, puisque le fonctionnement de la parole adulte s'offre à lui en modèle. Il la saisit d'abord comme ensemble vague et par un mouvement de va-et-vient chacun des instruments d'expression qui en émerge suscite des remaniements de l'ensemble. Mais que dire de la première parole de l'humanité ? Elle ne s'appuyait pas sur une langue déjà établie ; il a bien fallu, dira-t-on, qu'elle fût significative par elle-même. Mais ce serait oublier que le principe de la communication était déjà donné avant elle par le fait que l'homme perçoit l'autre homme dans le monde, comme partie du spectacle, et qu'ainsi tout ce que l'autre fait a déjà même sens que ce que je fais, parce que son action (en tant que j'en suis spectateur) vise les mêmes objets auxquels j'ai à faire. La première parole ne s'est pas établie dans un néant de communication parce qu'elle émergeait des conduites qui étaient déjà communes et prenait racine dans un monde sensible qui déjà avait cessé d'être monde privé. Certes, elle a apporté à cette communication primordiale et muette autant et plus qu'elle n'en recevait. Comme toutes les institutions, elle a transformé le congénère en homme. Elle a inauguré un nouveau monde, et, pour nous qui sommes dedans et savons de quel renversement copernicien elle est responsable, il est légitime de refuser les perspectives qui présenteraient le monde des institutions et du langage comme second et dérivé par rapport au monde de la nature, et de vivre dans une sorte de religion de l'homme. Cependant, comme toutes les religions, celle-ci ne vit que d'emprunts extérieurs.

Elle perdrait conscience d'elle-même si elle s'enfermait en elle-même, et cesserait d'honorer l'homme si elle ne connaissait aussi le silence pré-humain. La première parole trouvait son sens dans le contexte de conduites déjà communes comme la première constitution continuait en la dépassant une histoire spontanée. Puisqu'on ne peut faire l'économie, dans le fonctionnement du langage établi, de ce mouvement par lequel l'auditeur ou le lecteur dépasse les gestes linguistiques vers leur sens, le mystère de la première parole n'est pas plus grand que le mystère de toute expression réussie. Dans l'un comme dans l'autre il y a invasion d'un spectacle privé par un sens agile, indifférent aux ténèbres individuelles qu'il vient habiter. Mais ce vide du sens s'est préparé dans le plein de la vie individuelle, comme l'ébullition dans la masse de l'eau, dès que le senti s'est coagulé en choses. La parole en un sens reprend et surmonte, mais en un sens conserve et continue la certitude sensible, elle ne perce jamais tout à fait le « silence éternel », de la subjectivité privée. Maintenant encore, il continue par-dessous les paroles, il ne cesse pas de les envelopper, et, pour peu que les voix soient lointaines ou indistinctes, ou le langage assez différent du nôtre, nous pouvons retrouver, devant lui, la stupeur du premier témoin de la première parole.

Nous ne comprendrons même le langage qu'à ce prix. Dire qu'aucun signe isolé ne signifie, et que le langage renvoie toujours au langage, puisque à chaque moment seuls quelques signes sont reçus, c'est aussi dire que le langage exprime autant par ce qui est *entre* les mots que par les mots eux-mêmes, et par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit, comme le peintre peint, autant que par ce qu'il trace, par les blancs qu'il ménage, ou par les traits de pinceau qu'il n'a pas posés. L'acte de peindre est à deux faces : il y a la tache de couleur ou de fusain que l'on met sur un point de la toile ou du papier, et

il y a l'effet de cette tache sur l'ensemble, sans commune mesure avec elle, puisqu'elle n'est presque rien et qu'elle suffit à changer un portrait ou un paysage. Et quelqu'un qui observerait le peintre de trop près, le nez sur son pinceau, ne verrait que l'envers de son travail. L'envers c'est ce mince trait noir, l'endroit c'est la grande tache de soleil qu'il se met à circonscrire. L'expérience a été faite. Une caméra a enregistré au ralenti le travail de Matisse. L'impression était prodigieuse, au point que Matisse lui-même en fut, raconte-t-on, ému. Le même pinceau qui vu à l'œil nu sautait d'une action à l'autre, on le voyait méditer, dans un temps dilaté et solennel, dans une imminence de commencement du monde, commencer dix actions possibles, exécuter devant la toile comme une danse propitiatoire, la frôler plusieurs fois jusqu'à la toucher presque, et s'abattre enfin comme l'éclair sur le seul tracé nécessaire. [...] Tout s'est passé dans le monde humain de la perception et du geste, et c'est l'artifice de la caméra et du ralenti de nous donner de l'événement une version fascinante en nous faisant croire que la main de Matisse a miraculeusement passé du monde physique où une infinité de solutions sont possibles, au monde de la perception et du geste où quelques-uns seulement le sont. Cependant, il est vrai que la main a hésité, qu'elle a médité, il est donc vrai qu'il y a eu choix,

que le trait choisi l'a été de manière à satisfaire à dix conditions éparses sur le tableau, informulées, informulables pour tout autre que Matisse, puisqu'elles n'étaient définies et imposées que par l'intention de faire *ce tableau-là qui n'existait pas encore*. Il n'en va pas autrement de la parole vraiment expressive, — et donc de tout langage dans sa phase d'établissement. Elle ne choisit pas seulement un signe pour une signification déjà définie, comme on va chercher un marteau pour enfoncer un clou ou une tenaille pour l'arracher. Elle tâtonne autour d'une intention de signifier qui ne dispose d'aucun texte pour se guider, qui justement est en train de l'écrire. Et si nous voulons saisir la parole dans son opération la plus propre, et de manière à lui rendre pleine justice, il nous faut évoquer toutes celles qui auraient pu venir à sa place, et qui ont été omises, sentir comme elles auraient autrement touché et ébranlé la chaîne du langage, à quel point celle-ci était vraiment la seule possible, si cette signification devait venir au monde... Bref, il nous faut considérer la parole avant qu'elle soit prononcée, sur le fond du silence qui la précède, qui ne cesse pas de l'accompagner, et sans lequel elle ne dirait rien ; davantage, il nous faut être sensible à ces fils de silence dont le tissu de la parole est entremêlé¹.

Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, II, « La science et l'expérience de l'expression », Paris, Gallimard, « Tel », 2008, p. 59-64 (première édition [publication posthume] : Paris, Gallimard, 1969).

II Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots. Un décompte exact n'est pas exigé, mais tout abus sera sanctionné.

Selon Maurice Merleau-Ponty, « le langage exprime autant par ce qui est *entre* les mots que par les mots eux-mêmes, et par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit ». Dans quelle mesure votre lecture de œuvres du programme vous permet-elle d'étendre cette conception du langage à la parole ?

• • • FIN • • •

¹ *En marge* : on ne sait pas ce qu'on dit, on sait après avoir dit.